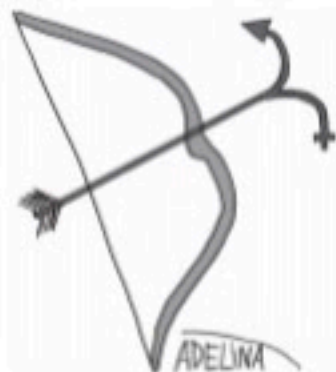


Penthésilé.e.s - Amazonomachie

(*Amazone de turbulences*)

DU THÉÂTRE radicalement féministe et plein de douceur ? au langage lyrique et cru ? capable à la fois de faire gamberger, de déconcerter et d'émerveiller ? C'est possible, comme nous le montrent la metteuse en scène Laëticia Guédon et l'autrice Marie Dilasser, qui revisitent le mythe de Penthésilée.



La reine des Amazones, nous la découvrons dans un sanctuaire éclairé à la lueur de bougies. Au sol, de la terre. Au fond, un grand écran où défileront plus tard des paysages urbains. Elle vient de mourir dans son ultime combat contre Achille, lors de la guerre de Troie.

Deux actrices et un comédien incarnent tour à tour l'Amazone. Il y a d'abord la figure primitive. Sur scène, la comédienne franco-québécoise Marie-Pascale Dubé. Longs

cheveux noirs, fluette silhouette. Elle entonne un chant bizarre, chamanique, avec des bruits de gorge imitant les éléments de la nature (vent, eau) et les cris des animaux. Une technique inspirée du chant millénaire inuit, pratiqué essentiellement par les femmes au fin fond de l'Arctique canadien. Ça ressemblait à ça, la langue des Amazones ? Pourquoi pas.

L'héroïne nous conte la puissance de ses guerrières. « *Je ne connais pas un seul jour où il n'a pas fallu se battre.* » Elle

évoque celles qui ont quitté leur vie d'épouse pour la rejoindre et décrypte les mécanismes de la domination : « *Elles voulaient être loin des hommes et pourtant ils étaient là en elles (...). Ils étaient dans la structure même de leur langage.* » Dans un coin, Achille, brisé, incapable de prononcer un mot.

Et voilà une autre Penthésilée, porte-parole des femmes d'hier et d'aujourd'hui. Interprétée par la jeune Lorry Haddel, impériale, elle énumère les violences qu'elles subissent depuis des siècles, puis, apos-

trophant Achille, appelle à refonder masculin et féminin : « *Amène ce qu'il reste de ton peuple à nous voir, à nous entendre, à s'identifier à nous, à devenir nous.* »

Moment suspendu, à la fin : lorsque le danseur burkinabé Seydou Boro, dernière incarnation de l'Amazone, se lance dans une danse des métamorphoses. Il se fait animal, homme, femme, avant d'être rejoint par un quatuor vocal féminin. Splendide.

Mathieu Perez

● Au théâtre de la Tempête, à la Cartoucherie, à Paris, jusqu'au 22/5.

La Nuit juste avant les forêts

CE MONOLOGUE signé Bernard-Marie Koltès date de 1977. Mystérieux, logorrhéique, digressif à souhait. Mais ce chant plein de désespoir n'en finit pas de résonner aujourd'hui.

Un homme d'âge moyen en accoste un autre dans la rue. Il pleut des cordes. Sur scène, le comédien Guillaume Tobo arrive, trempé, sur le plateau nu. Regard halluciné, barbe de trois jours, cheveux gris. Il pose un tabouret juste en face d'un spectateur assis au

premier rang, le fixe droit dans les yeux et ne le lâche pas. Ce qu'il demande ? Un abri pour la nuit. Et surtout qu'on l'écoute. La scène pourrait se passer dans le métro.

Cet écorché vif, d'abord très nerveux, raconte sa vie d'errance, la faune de la rue, sa violence, la fois où il s'est fait casser la figure, son rêve de créer un syndicat international des travailleurs ou encore de partir au Nicaragua. Il parle aussi de sexe, de jouissance, de la nuit.

Pour un texte pareil, il faut un acteur qui assure. Dirigé par Cécile Rist, Tobo est impeccable. Il est cri et confiance, douleur et douceur. A ses côtés, le musicien Bastien d'Asnières (basse électrique, trompette, percussions). Le spectacle dure 1 h 25. C'est dur, sensible, troublant (et peut-être un chouia trop long).

M. P.

● Au 100ecs, à Paris, jusqu'au 21/5.